

MARTOR



Title: “Les relations interethniques pendant la période 1945 – 1990 à Alțâna (département de Sibiu). Etude de cas”

Author: Ana Pascu

How to cite this article: Pascu, Ana. 2012. “Les relations interethniques pendant la période 1945 – 1990 à Alțâna (département de Sibiu). Etude de cas”. *Martor* 17: 81-100.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/revista-martor-nr-17-din-2012/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor* review is published by the Museum of the Romanian Peasant. Its aim is to provide, as widely as possible, a rich content at the highest academic and editorial standards for scientific, educational and (in)formational goals. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

Les relations interethniques pendant la période 1945 – 1990 à Alțâna (département de Sibiu). Etude de cas

.....

Ana Pascu

Ana Pascu est muséographe de grade I au sein de la direction Recherche du Musée du Paysan Roumain de Bucarest. Elle a obtenu en 1996 un master d’Ethnologie et de folklore à la Faculté de Lettres de l’Université de Bucarest et en 2009 un doctorat en lettres à l’École Doctorale de la Faculté de Lettres de l’Université de Bucarest.

RÉSUMÉ

Cette étude de cas étudie minutieusement l’évolution des relations interethniques et intercommunautaires entre les Roumains et les Saxons dans le village d’Alțâna (département de Sibiu), à partir de la Deuxième Guerre Mondiale et jusqu’aux années suivant la Révolution [de décembre 1989, NDT]. Une puissante communauté de Saxons a existé dans le village jusqu’à la Révolution, et elle reste encore aujourd’hui, suite aux départs en Allemagne, la plus nombreuse de la vallée de la rivière Hârtibaciu. J’ai mis en évidence, dans l’analyse, la modification des mentalités des Roumains et des Saxons causée par les changements historiques provoqués par le communisme (déportation des Saxons après la Seconde Guerre Mondiale, expropriation des Saxons, collectivisation), ainsi que ses suites après la Révolution. Ont ensuite été étudiées les conséquences du point de vue identitaire, en prenant l’exemple d’un jeune Roumain élevé au sein de la communauté saxonne, en contexte de changement de mentalité locale.

MOTS-CLEFS:

Identité; interethnique; déportation; expropriation; collectivisation; Saxons

Dernièrement, les études consacrées à l’histoire et à la culture des Saxons, cette minorité ethnique de Roumanie qui a joué un rôle important pendant huit siècles dans la vie économique, sociale et politique de Transylvanie, se sont considérablement multipliées. Ont été mis en évidence la culture et la civilisation saxonne, le rôle économique et l’impact des événements historiques du vingtième siècle sur leur mode de vie. La perception que les Roumains ont eu de la communauté saxonne a été bien étudiée, mais beaucoup moins la façon dont les deux ethnies se sont perçues l’une l’autre, se sont acceptées et se sont influencées réciproquement. Cette réticence est compréhensible, car les générations de Saxons qui ont vécu des moments douloureux et incriminant les Roumains n’ont pas oublié ces souvenirs et ont transmis en bonne partie la mémoire de leurs souffrances aux jeunes générations, ce qui peut générer aujourd’hui des insatisfactions et des relations interethniques tendues.

Cependant, ce type d’étude est nécessaire,

car les générations changent et, au fur et à mesure que passent les années, disparaissent les témoins qui ont vu et vécu les moments historiques qui ont conduit à la modification des relations entre les Roumains et les Saxons, aux modifications de la structure des communautés ethniques et, implicitement, de leur culture.

Dans les communautés multiethniques, l’analyse des relations interethniques crée un tableau plus complet de la vie quotidienne des Roumains et des Saxons, qui se sont partagés un même espace, qui ont travaillé ensemble, se sont rencontrés et se sont influencés réciproquement, au niveau de leur mode de vie et implicitement, de leur propre culture. L’étude des relations interethniques est d’autant plus importante qu’elle joue un rôle significatif dans la délimitation des identités régionales spécifiques (dans le cas qui nous intéresse, la vallée du Hârtibaciu) et des identités locales. Inversement, c’est l’analyse de la vie quotidienne, dans le contexte historique plus large et dans le contexte culturel concret de la commu-

nauté, qui permet une meilleure compréhension des relations complexes entre Roumains et Saxons, dans une perspective diachronique. De plus, la période communiste s'est révélée être une période de rupture et de changements profonds pour les communautés multiethniques.

Cette étude a pour thème le problème des relations interethniques dans le village d'Alțâna pendant la période 1945 – 1990; dans ce village une communauté saxonne nombreuse a existé jusqu'à après la Révolution, qui existe encore, et qui est aujourd'hui la plus nombreuse de la vallée du Hârtibaciu, dans laquelle il n'y a plus qu'au maximum dix Saxons dans chaque village.

.....

Précisions méthodologiques

Les relations interethniques reflètent les constructions identitaires et la manière dont chaque communauté ethnique voit l'autre communauté. Elles reflètent la façon dont les choses sont dites et surtout la façon dont elles ne sont pas dites. Obligées de vivre à côté l'une de l'autre ou même ensemble, les communautés développent, par une négociation permanente, des stratégies de coexistence ; le déroulement pacifique de la vie est une preuve que les stratégies qu'elles utilisent sont viables, adaptées aux mentalités et qu'elles ont été appliquées avec succès.

Chaque ethnie possède son propre mode de perception du passé d'un même endroit et construit son propre ensemble d'histoires particulières, fondées sur les mythes identitaires, en les insérant dans une géographie propre. On considère que ces histoires, considérées comme représentatives et vécues par chaque ethnie séparément, se jouxtent plus qu'elles ne se superposent, et dans la plupart des cas s'excluent et ne se complètent pas réciproquement (E. R. Colta, 2010). Cependant, dans certains moments d'équilibre historique, les histoires des différentes communautés se rencontrent, décrivant les événements locaux selon des an-

gles différents, en accusant ou en justifiant, en complétant et en négociant.

Simultanément, les relations interethniques affectent la vie des membres d'une communauté multiethnique à des niveaux différents (politique, social, culturel, de mentalité, religieux), leur action oscillant entre différents pôles: superficiel et profond, typique et atypique, temporaire et permanent.

Pour la collecte des données, j'ai réalisé une enquête de terrain dans le village d'Alțâna, sur la période 2011 – 2012, ayant pour but de mettre en évidence la manière dont les événements de l'histoire collective, l'Histoire (avec un grand «h») du vingtième siècle, ont influencé l'histoire locale et les histoires familiales des deux communautés, ont modifié les mentalités, le mode de vie, «l'ordre» [ce terme désigne le système de traditions et de coutumes, ainsi que l'organisation spatiale du terroir, qui existaient avant les bouleversements relatés dans cet article, NDT] dont parlent aussi bien les Saxons que les Roumains. La mémoire familiale reflète l'histoire d'une manière subjective. Les événements qui sont extérieurs pour les autres, sont réels, vivaces et douloureux pour les membres des familles affectées, et se transmettent aux jeunes générations par les personnes âgées, sous la forme d'expériences personnelles vécues. Cela confère à la mémoire familiale des dimensions aussi bien collectives, publiques que personnelles et intimes, en posant la question intercommunautaire du passé, avec ses erreurs et ses succès sur le plan moral et sur le plan accantiel, avec des conséquences jusqu'à aujourd'hui. Simultanément, j'ai analysé un cas dans lequel l'évolution des éléments de mentalité individuelle a joué un rôle dans le changement des mentalités collectives.

J'ai fait appel, en ce qui concerne la méthode de recherche, d'abord à l'entretien semi dirigé utilisé dans les recherches sur l'histoire orale, en me focalisant sur les problèmes qui m'intéressent. J'ai enregistré seize témoignages oraux d'informateurs représentatifs, fins connaisseurs de l'histoire locale, de la culture roumaine, et, respectivement, de la culture



photo©Vlad Columbeanu

saxonne et des relations entre les habitants de la commune. De ces seize informateurs, quatre sont saxons (de familles saxonnnes ou mixtes); Maria B. a été déportée, et les autres saxonnnes ont eu un ou deux parents déportés. Les autres informateurs sont roumains. Trois informateurs, même s'ils habitent depuis qu'ils sont jeunes à Alțâna, ont grandi dans des villages uniquement roumains, ce qui leur a offert la possibilité de comparer deux réalités différentes du point de vue ethnique. Même si le nombre d'informateurs paraît faible, leurs récits se réfèrent à la vie d'un nombre assez important de villageois, complétant le tableau des deux communautés. Cela a été possible car les deux communautés remplissent les conditions pour être considérées comme des collectivités-mémoires, selon la définition de Sanda Golopenția (S. Golopenția, 2001: 36 – 37), pour lequel une collectivité-mémoire est une collectivité pour laquelle:

- les membres se connaissent tous (y compris les surnoms individuels et familiaux, les ascendants et descendants familiaux, le lieu

d'habitation ; chacun sait que les autres savent tout de lui (société transparente)).

- tous les membres communiquent oralement;

- tous les membres sont en contact rituel.

Au sein des communautés ethniques il n'existe pas seulement une communauté rituelle, mais aussi une communauté de connaissances non verbalisées, de silences informés, de dialogues observés indéfiniment. En même temps, au niveau du village, les Roumains et les Saxons se connaissent et communiquent oralement.

La formule de l'étude de cas permet aussi la mise en évidence de cas spéciaux, la présentation d'individualités de la scène du village. Du chœur des personnes des deux communautés vont se détacher des solistes avec des personnes significatives, du point de vue des problèmes des relations interethniques. La recherche se focalisera enfin sur une famille comptant trois générations. Pour analyser ces cas, j'ai utilisé l'entretien du type « récit de vie », car cela explique aussi la manière dont les

individus comprennent les événements socio-historiques et leurs causes politiques, le mode dont les membres d'un groupe ou d'une génération perçoivent certains événements et actions et la manière dont la perception, l'expérience ou l'interprétation d'événements sociaux par des individus est liée à leur développement individuel. Les récits de vie sont en effet une interprétation d'une vérité historique, et non pas la vérité historique (R. Atkinson, 2006 : 28).

Les récits de vie ont mis en évidence le fait que, lors d'une interaction difficile, les gens vont adopter des stratégies de négociation, vont prendre une position défensive et vont avoir un discours de justification. Cependant, une fois que ce discours de justification se retrouve chez plusieurs informateurs de la même communauté, cela signifie que c'est un discours de toute la communauté à propos d'autres personnes ou d'une autre communauté. Cela se voit aussi dans notre étude de cas, la communauté roumaine ayant un discours de justification, alors que la communauté saxonne essaie de dépasser le stade critique d'un discours d'accusation.

Sans aucun doute, à la perspective subjective des informateurs s'ajoutent aussi les limites inhérentes à la mémoire, autant celles de la mémoire individuelle, que celles de la mémoire collective. Des données importantes se perdent, la trame de causalité des faits s'interrompt, les événements se modifient à cause de la distance temporelle et du changement de la perspective interprétative de ceux qui se souviennent. La mémoire reconstruit et redéfinit le passé et ainsi, à la fin de la recherche, nous allons obtenir pas tant un tableau du passé, qu'un tableau du présent revisitant le passé, l'un des tableaux possibles.

Quand les données fournies par l'enquête de terrain ont été disponibles, l'horizon de la mémoire collective (S. Golopenția, 2001 : 63) des communautés d'Alțâna s'arrête un peu avant la Deuxième Guerre Mondiale. J'ai suivi la manière dont laquelle ont évolué les relations interethniques entre les Roumains et les Saxons au cours de trois générations, la

manière dont laquelle les deux communautés ont défini leur identité l'une par rapport à l'autre, et les discours de justification par lesquels elles essaient de compenser les culpabilisations provoquées par les événements passés, en grande partie causées par la Deuxième Guerre Mondiale, qui a eu comme conséquence directe l'instauration du régime communiste dans le pays et, pour la minorité saxonne, leur déportation en URSS, leur expropriation et l'appropriation des biens par les Roumains et les Roms, au détriment des Saxons. Les conséquences de ces événements se ressentent jusqu'à aujourd'hui, avec une intensité maximum immédiatement après la Révolution, lors de la dissolution des Coopératives Agricoles de Production (CAP) et de la rétrocession des terrains aux anciens propriétaires. Pour cette raison, nous ne limiterons pas l'étude des relations interethniques à la période communiste, mais nous verrons, autant que possible, les conséquences de ces relations jusqu'à aujourd'hui.

Même s'il existe dans la commune des communautés de Roms, j'ai décidé de ne pas étudier les relations des Roms avec les Roumains et les Saxons, et de ce fait les témoignages des informateurs roms manquent. Je présente les perceptions des Roumains et des Saxons concernant les Roms, dans la mesure où elles mettent en évidence des différences entre les relations des Saxons et des Roms et celles des Roumains et des Roms.

•••••

L'époque de l'« ordre »: avant la Deuxième Guerre Mondiale

La commune d'Alțâna compte aujourd'hui environ 1600 habitants, Roumains, Saxons et Roms, répartis dans trois villages: Alțâna, Ghijasa de Sus et Benești. Sur le territoire de la commune a de plus existé un village, autrefois nommé Androchel¹, dont on dit qu'il a été complètement détruit par les Turcs en 1493, mais qu'il a été habité de nouveau par la suite, car les derniers habitants des dix maisons qui

1) Nous suivons l'usage des locaux qui prononcent ce nom « Androhiel ».

composaient le hameau se sont dispersés seulement après la Deuxième Guerre Mondiale, à la suite d'une attaque de voleurs.

Nous avons concentré nos recherches sur le village d'Alțâna, le centre administratif de la commune, qui a été une implantation médiévale saxonne précoce (attestée dans un contrat de vente de 1291) comme le montre son nom, d'origine allemande². Le 1er janvier 1990 il y avait à Alțâna 560 Saxons, aujourd'hui ils sont 68. En 1998, le village comptait environ 1200 habitants. Dans les maisons aux façades fermées et aux portails massifs, nommées « cours », habitent à présent au moins deux générations. L'ancien « ordre » du village est encore vivace dans la mémoire collective des trois communautés : tous savent que les Saxons, les Roumains et les Roms ont habité séparément, malgré le fait que, aujourd'hui, dans le quartier saxon habitent aussi des Roumains et des Roms. Au centre du village, qui coïncide avec le centre de la communauté saxonne, on trouve une église luthérienne, datant du treizième siècle, avec une enceinte fortifiée du quinzième siècle et une tour-clocher.

Sur la géographie réelle du village se sont superposés des éléments de géographie symbolique : les Saxons habitent sur le terrain plat, le meilleur, ils possèdent les maisons et les cours les plus grandes, les terres de « première catégorie », situées près du village, alors que les Roumains habitent sur les collines, dans des maisons et des cours plus petites, et les Roms plus loin, au-delà de la rivière Hârțibaciu, dans de modestes maisons en pisé. Jusqu'à l'appropriation, les Roms étaient briquetiers et ils aidaient les Saxons aux travaux des champs. Avec les terres obtenues des Saxons, ils sont entrés à la Coopérative Agricole de Production. Les Roumains et les Saxons qui travaillaient avec eux en équipes les considéraient comme travailleurs et honnêtes et les nommaient, d'une manière laudative, « tziganes de soie ».

Indifférents aux explications historiques ou économiques (peu de villageois se préoccupent de l'histoire du village ou de celle des Saxons), les villageois ont expliqué la supé-

riorité évidente des Saxons du point de vue de l'habitation selon le principe du premier venu: les Saxon détiennent les meilleurs endroits, les meilleures maisons et terres parce qu'ils sont les premiers arrivés dans le village. A cette première reconnaissance de la supériorité des Saxons par rapport aux Roumains vont s'ajouter des appréciations positives concernant leur caractère travailleur, la supériorité de leurs métiers, leur mode de vie, leur organisation sociale en quartiers et même les fêtes saxonnes.

En plus de l'église luthérienne, il existe aussi une église orthodoxe roumaine et une église gréco-catholique, à présent sans fidèles. Le bâtiment de l'école allemande a été construit par la communauté saxonne, comme le centre culturel, dans lequel avaient lieu les bals et les rencontres de quartier. Chaque communauté avait de plus un hangar à l'air libre, où l'on dansait l'été. Dans la cour de l'école roumaine il y a l'ancien centre communal, actuellement la salle de sport. Les communautés ont chacun leur cimetière, les Roms ayant eu aussi le leur.

« L'ordre » s'étendait aussi aux terres : les Saxons, selon les « vecinătăți », c'est-à-dire l'organisation en quartiers, devaient entretenir les routes, les ponts et les sources aménagées au bout des parcelles. Encore aujourd'hui il existe une partie « des jardins saxons », des endroits avec des arbres fruitiers situés sur leurs terres, avec des hangars, où avaient souvent lieu de petites fêtes : « [Avant la guerre], l'ordre était partout, chacun maintenait l'ordre sur sa parcelle, où y'avait aussi un puit. [...] Pis après l'jeune [saxon, NDA] allait là-bas le dimanche, il nettoyait et c'était tellement beau... comme dans un parc. C'était organisé par groupes [par quartiers, NDA] et lui il devait y aller, faire les puits, réparer les ponts, les petits ponts où ils passaient avec les charrettes, et garder les puits de la parcelle propres » (Auguste D., Saxonne, 74 ans).

Les Saxons d'Alțâna étaient de bons ouvriers ; il y a des documents sur l'existence d'une corporation de cordonniers à partir de 1590 (E. Crișan, I. Moise, 1997 – 1998 : 9).

2) E. Crișan et I. Moise (1997 – 1998 : 8) donnent plusieurs origines possibles pour ce nom, mais toutes allemandes: Allzehn, „Les Dix”, c'est-à-dire les dix fondateurs du village ; Al-czen, le nom d'une localité du Rhin inférieur, d'où auraient pu venir les colons ; Alzenan, „Vallée des Aulnes”, explication proposée par Thomas Nägler, etc.



photo©Vlad Columbeanu

Les Saxons étaient forgerons, cordonniers, tanneurs, maçons, meuniers, ils ont construit des maisons et ont travaillé la terre, alors que les Roumains étaient plutôt agriculteurs et bergers.

.....

Vie communautaire et relations interethniques avant la Deuxième Guerre Mondiale

Avant la Deuxième Guerre Mondiale, la communauté saxonne d'Alțâna était très nombreuse. Les Saxons et les Roumains les plus âgés se souviennent qu'il y avait beaucoup de jeunes : « Tu sais, il y avait vraiment beaucoup de Saxons. La jeunesse était nombreuse. Et des Roumains aussi. Maintenant il n'y a plus de jeunesse au village, plus du tout ! » (Eufimia F., Roumaine, 84 ans).

En ce qui concerne les relations entre les Saxons et les Roumains avant la guerre, tous les informateurs ont affirmé que les relations étaient bonnes: « Les relations entre les trois nationalités qui étaient depuis presque toujours ici, au village, donc les relations Saxon – Roumain, Saxon – Tzigane et ensuite Roumain – Tzigane, étaient bonnes en général. Avant que la Deuxième Guerre Mondiale ne commence, par exemple les Saxons avaient encore leurs terres, ils étaient agriculteurs, ça c'était le métier de base, la préoccupation de base des

villageois d'ici ; ils étaient agriculteurs, ils travaillaient au champ et ils élevaient des animaux. Nous avions aussi de nombreux artisans, nous avions tous les artisans qui existaient dans les villages, donc si tu avais besoin d'un maçon, tu l'avais, et pas un seul, tu avais un charpentier, un menuisier, un peintre, un cordonnier, on avait de tout. On n'avait pas besoin d'aller dans les villages voisins, nous avions tout ce qui nous fallait au village et de bons artisans qui faisaient des articles de qualité, comme tu ne peux plus vraiment trouver aujourd'hui » (Rosemarie M., 56 ans).

Cela n'a pas impliqué de mélange des communautés, qui vivaient séparément, chaque communauté avec ses fêtes et ses occupations ; même les routes pour aller au champ ne coïncidaient pas, parce que les Saxons et les Roumains avaient leurs terres dans des zones différentes, et les Roms n'avaient pas de terres. La séparation est allée jusqu'à l'évitement des parties du village habitées par les autres communautés. Ainsi, Rosemarie M. raconte comment son père, revenu de déportation, mis à la porte de la maison de ses parents, a dû aller dans un nouveau logement, « quelque part sur la colline, à côté de l'église, où papa a dit qu'il ne savait pas s'il était allé de ce côté-là une fois ou deux avant l'âge de 17 ans³».

Les artisans saxons faisaient exception, ils étaient souvent appelés pour construire une maison pour les Roumains ; inversement, les Roumains connaissaient les rues des Saxons dans la mesure où ils faisaient appel aux services des artisans saxons. « La communauté saxonne était plus fermée que la roumaine, parce qu'ils possédaient tout ce dont il avaient besoin. Ils n'avaient pas besoin d'aller chez les Roumains » (Eugen V., Roumain, 30 ans).

Dans ces conditions, les relations entre les Saxons et les Roumains étaient bonnes, mais réduites aux relations de politesse : « Avant non, on n'avait rien à faire avec eux, tu vois ? Eux ils avaient leurs occupations et nous nos occupations. Ils avaient leur église, leur danse, les jeunes femmes et les jeunes hommes... Et on ne se mélangeait pas avec les autres. [...]

Les Roumains ne parlaient pas trop avec les Saxons. Ni les Saxons avec les Roms... » (Eufimia F.).

Cependant, les jeunes roumains allaient de temps en temps assister à la danse des Saxons dans leur hangar ou bien, inversement, les jeunes saxons venaient assister à la danse des Roumains : « On allait le dimanche à la danse, parce qu'y'avait un hangar, c'est comme ça qu'ils l'appelaient. Pi après on allait à la danse des Saxons. Allez on y va, parce que hé, y'avait bien encore un gars non marié, tu t'amusais comme ça, avec lui, [...] parce qu'on n'a pas eu d problème avec les Saxons » (Eufimia F.). Mais les jeunes ne dansaient pas ensemble, parce que personne ne connaissait les danses spécifiques de l'autre ethnie, et qu'il n'y avait pas de mariages mixtes avant la guerre : « Les Saxons ne s'mariaient pas avec les Roumains ! Aucun d'eux ne se mariait chez nous ! » (Eufimia F.). L'identité ethnique, l'identité religieuse et les coutumes elles-mêmes des deux communautés empêchaient les mariages entre les Roumains et les Saxons.

La séparation entre les communautés est aussi visible au niveau linguistique : les Roumains n'ont pas appris la langue saxonne, alors que les Saxons apprenaient le roumain à l'école allemande. Même les enfants ne dépassaient pas la zone du village de leur propre communauté, ils apprenaient dans des écoles séparées, dans leur langue maternelle, et les Roumains ne jouaient pas avec les Saxons, ce qui, de nouveau, les empêchait de s'habituer à la langue de l'autre communauté pendant l'enfance. Les Saxons qui employaient des Roms ou des Roumains apprenaient à parler le roumain, petits, comme en témoigne Maria B., Saxonne. Ils parlaient en roumain avec les Roms.

Cela n'a pas exclu l'emprunt de mots saxons en roumain, mais une recherche linguistique est nécessaire pour comprendre la manière et l'époque à laquelle ils ont été empruntés.

En ce qui concerne les relations entre les Saxons et les Roumains : « Chaque famille de Saxons avait une famille de Tziganes qui ve-

nait tout le temps travailler chez eux [...]. L'homme aidait l'homme saxon aux travaux des champs et la femme aidait la paysanne. Peut-être que le matin elles lavaient les vêtements, parce qu'à l'époque on lavait les vêtements à la batte en bois, peut-être qu'après elles travaillaient un peu au jardin, elles cuisinaient, puis elles allaient au champ. C'est ce que je veux dire : que jamais les Saxons ne les ont exploités. Jamais ces gens-là, qui étaient pauvres, jamais ils n'ont travaillé sans salaire, donc ils ont toujours été payés et si le printemps, l'été, l'automne passaient et que venait l'hiver, bien sûr les Saxons n'avaient plus de travaux à faire. [...] Et que faisaient les familles de Tziganes, elles venaient ici chaque jour, au moins pour voir, peut-être que quand même elles sortaient les ordures de la grange et elles recevaient de la nourriture de la famille saxonne. Elles recevaient des pommes de terre, du chou saumuré de la barrique, du lard, c'est comme ça que chaque famille saxonne avait une famille de Tziganes dont elle prenait soin, et cette famille-là aidait les Saxons aux travaux, donc de ce point de vue les relations étaient très bonnes" (Rosemarie M.).

.....

L'époque de la destruction: la déportation des Saxons (1945)

Les gens ne parlent pas de la guerre au village, mais les deux communautés, roumaine et saxonne, gardent un souvenir vivace de la déportation des Saxons, bien que d'une perspective partiellement différente. Pendant la guerre, les Saxons ont lutté, comme les Roumains, aux côtés des Allemands, jusqu'au renversement de situation au détriment de l'Allemagne, mais, assumant leur identité allemande, ils ont combattu dans des postes privilégiés, dans les troupes SS, pas dans les bataillons roumains. Lors de l'occupation soviétique d'après-guerre, la situation change radicalement, on considère que les personnes d'origine allemande ont collaboré avec les

3) Entre la rue où habitait Rosemarie M. et sa famille, au centre du village, et la rue Pârâul Napilor, où habitaient des Roumains et où ils ont dû déménager, il n'y a pas plus de 500 mètres, ce qui montre clairement qu'il est question d'une distance symbolique. Le dépassement de la distance symbolique entre les deux communautés et l'obligation de résider dans un espace étranger du point de vue ethnique, en plus des conséquences des déportations, ont été difficiles à accepter : « Cela a été si dur pour lui, inimaginable ! », relate sa fille.

nazis et on prend des mesures punitives aux conséquences graves pour les Saxons. Il semble qu'environ 70000 personnes d'origine allemande de Roumanie ont été déportées en URSS en 1945 (C. Budeancă, 2011: 153).

Le moment du départ et le voyage dans des conditions inhumaines, les conditions de vie dans les camps, la faim, la saleté, les maladies et la mort, le travail forcé, tous ces événements sont gravés, jusqu'à aujourd'hui, dans la mémoire des Saxons d'Alțâna qui ont été déportés et de leurs familles. Les souvenirs des souffrances endurées ont été transmis à la mémoire collective de la génération suivante et assumés par leurs enfants. Ainsi, Rosemarie M., dont le père a été déporté à l'âge de 17 ans, raconte les détails de la déportation, qu'elle a appris de la bouche de son père, comme si elle l'avait vécue elle-même : « Donc ils sont partis le 13 janvier, par un froid [terrible], ils ont été réunis chez nous à l'école, ils ont amené les camions et les ont garés avec l'arrière directement à la porte de l'école, de telle manière que personne ne pouvait plus sortir... ».

La manière dont les Saxons ont été traités par les autorités roumaines a été très dure : même s'ils étaient envoyés pour travailler, sans être coupables d'autre chose que d'avoir une identité allemande, elles les ont traités cruellement, séparant les enfants des parents et laissant les enfants en bas âge sans aide ni abri : « Ils ont déportés les femmes et les hommes. Femmes, hommes, à partir de 17 ans, les femmes jusqu'à 35 ans, les hommes jusqu'à 40 ans. Et ils n'ont pas demandé s'il y avait des mères qui avaient 3 ou 4 enfants en bas âge, rien, ils n'en ont pas tenu compte, ils ont pris les mères et ne se sont pas intéressés au fait qu'elles laissaient leurs enfants dans la rue, qu'elles n'avaient pas à qui confier leurs enfants, donc le traitement a été inhumain » (Rosemarie M.).

Les souvenirs des conditions de vie dans les camps en U.R.S.S., du froid, du manque d'hygiène et de nourriture, qui ont conduit à la sous-nutrition et à la mort, sont encore très vivaces dans la mémoire des enfants des déportés : « Donc dans le camp où ils étaient, les

lits superposés, fabriqués en bois vert, et ce bois là, de l'acacia ou je ne sais pas quoi, a commencé à germer. Et rien, donc seulement du bois, ils avaient la chance d'avoir emporté une couverture de chez eux. Les conditions d'hygiène, zéro. Au bout d'un moment ils étaient pleins de punaises, de poux. Et de temps en temps ils amenaient une étuve, ils mettaient les vêtements et les gens dedans pour les nettoyer d'un coup. Plus la faim. Donc pendant deux ans ils n'ont eu à manger que de la saumure de choux. De l'eau trouble et quelques feuilles de choux. Et seulement un tout petit peu de pain, et de tous ceux qui sont morts là-bas, mon père avait des exemples concrets, chacun est mort avec ces mots sur les lèvres : « Donne-moi, s'il te plaît, juste une tranche de pain ! ». Et personne ne pouvait leur donner cette tranche de pain, car il y en avait tellement peu que... Et mon père disait qu'à cause de ce régime au pain, sans rien d'autre, ils ne pouvaient pas retenir leur salive, la salive coulait de leur bouche et ils ne pouvaient rien faire. Les personnes âgées ne pouvaient pas retenir leur urine » (Rosemarie M.).

Maria B., 87 ans, déportée à l'âge de 20 ans, considère qu'elle a survécu parce qu'elle travaillait dans l'agriculture et qu'elle pouvait encore voler des tomates, des carottes ou des pommes de terre. Mais ils étaient punis s'ils se faisaient prendre : « C'était comme ça, un trou dans la terre avec un toit par dessus. Et celui qui faisait une erreur, ils le mettaient là-bas ! ».

Même s'ils ont été envoyés pour un travail de reconstruction, ils étaient gardés, enfermés, sans pouvoir envoyer de nouvelles chez eux (« Ils ne pouvaient pas avoir de correspondance, ils n'avaient pas le droit. Au bout de deux ans, ils avaient le droit d'envoyer une carte postale chez eux, mais avec un soldat qui les surveillait. « Je suis à Ienachieva, tout va bien ». C'est tout. Mais c'était quand même le signe qu'ils étaient vivants » – Rosemarie M.) et sans aucune forme de vie culturelle, sans possibilité de respecter les fêtes religieuses (« Ils ne savaient pas quand c'était Pâques, quand il y avait une date particulière... » – Rosemarie M.).



Malgré les terribles conditions, les Saxons ont conservé, pendant leur déportation, les qualités qui faisaient qu'ils avaient été appréciés de toutes les ethnies avec lesquelles ils étaient entrés en contact, étant travailleurs et sérieux : « A l'usine où a travaillé mon père, c'est comme ça qu'ils ont apprécié ces gens-là, donc ils ont été travailleurs, ponctuels, parce qu'il disait, quand l'ingénieur venait et qu'il entrait, celui-ci demandait : « Ce sont les Allemands ? ». Puis on répondait : « Oui, ce sont les Allemands ». Alors tout était en ordre, si c'étaient les Allemands... » (Rosemarie M.).

Quand ils sont tombés malades, certains Saxons ont été envoyés en Allemagne, pour se faire soigner, et beaucoup sont restés là-bas. D'autres sont revenus, même après plusieurs années, dans leur famille en Roumanie. Par exemple, le père d'Auguste D., 74 ans, s'est intégré en Allemagne, il a envoyé de l'aide à la maison, il a appelé sa famille à la rejoindre, mais, vu que sa femme n'a pas eu d'argent pour faire ses papiers d'identité pour partir, il est revenu en 1956 : « Et mon père, alors, s'il est resté tant d'années en Allemagne, il a voulu nous emmener là-bas, que toute la famille parte là-bas, mais ma mère n'a pas pu, parce qu'il fallait de l'argent ! Où trouver cet argent, on n'a pas pu faire tous les papiers » (Auguste D.).

La communauté roumaine se souvient du départ des Saxons en Allemagne, en soulignant que seuls ceux qui pouvaient « graisser la patte » avaient cette possibilité, ceux qui avaient des relations à Bucarest.

Les Saxons déportés n'ont jamais accepté cette injustice. Revient, comme un leitmotiv, le fait qu'eux, en tant qu'individus, n'ont jamais fait de mal à personne, qu'ils n'ont enfreint aucune loi : « Donc au bout de cinq ans de détention là-bas, derrière les doubles fils barbelés, il se demandait encore : « Mais moi qu'est-ce que j'ai fait ? Je n'ai rien fait de mal » » (Rosemarie M.).

Le souvenir de la déportation est, jusqu'à aujourd'hui, entretenu par les histoires des déportés présentées sur les chaînes de télévision allemandes, que les Saxons d'Alțâna regardent, au lieu des chaînes roumaines.

Les Roumains se souviennent que les Saxons ont été déportés, mais sans grand détail. Est resté dans la mémoire collective le fait que certains Roumains ont essayé de cacher les Saxons, ce dont les Saxons ne se souviennent pas trop. Eufimia F. se souvient de comment son père a caché son ami saxon d'Alțâna qu'il hébergeait après que les bandits aient attaqué les familles d'Androhiel. Quand ils ont commencé à réunir les Saxons pour la déportation, certains se sont cachés. L'ami saxon a été caché par le père d'Eufimia à Androhiel, jusqu'au printemps, jusqu'à ce qu'il parte en Allemagne : « Et alors ils cherchaient les Saxons, pour les déporter. L'Saxon est venu chez nous à la maison, très vite. [...] Puis : « Qu'est-ce que j'avais fait, Ana ? », il a dit à ma mère. « Qu'est-ce que j'avais fait, Ana, car ils viennent ». Ma mère a dit : « Tu sais ce que tu fais ? Soulevons le matelas, et tu te mets dans le lit. Et tu mets le matelas par-dessus toi. Ils ne vont pas te chercher chez nous, qu'est-ce qu'ils viennent chercher chez nous ? », mais ils sont aussi venus chez nous, ils ont regardé sous l'lit, mais pas dans l'lit ! Donc, quand ils sont partis, la nuit il a dit : « Je pars, j'avais cette nuit chez Sălvu – chez l'père, là-bas [chez le père d'Eufimia, qui habitait à Androhiel, NDA]. Et j'reste là-bas jusqu'à ce que la situation se calme ». Puis il est parti chez notre famille là-bas, ils dormaient là-bas avec mon père et y'avait un cousin à nous, comme ils avaient des choses à faire là-bas, z'avaient encore des bœufs là-bas, ils partaient l'matin, ils r'venaient l'soir. On envoyait de la nourriture là-bas chez mon père pi chez l'aut', pi il est resté jusqu'au printemps. Ensuite au printemps l'saxon est parti en Allemagne » (Eufimia F.).

Entre temps, les Saxons restés à la maison (personnes âgées et enfants) n'allaient pas mieux. La réforme agraire a été décrétée le 23 mars 1945 et c'est ainsi que les terres ont été distribuées aux paysans pauvres, aux veuves, aux orphelins et aux combattants de guerre. Les propriétés agraires de tout genre appartenant aux « citoyens allemands et roumains, personnes physiques et juridiques de nationalité (d'origine ethnique) allemande, qui ont





photo©Vlad Columbeanu

collaboré avec l'armée nazie » passaient sous le contrôle et la propriété de l'état, pour être distribuées aux paysans ayant le droit à l'appropriation. L'expropriation s'est faite sans aucune indemnisation, les biens devenant immédiatement et totalement la propriété de l'état (Cosmin Budeancă, 2011 : 154). A Alțâna 324 familles sont entrées en possession de terres par le biais de cette loi (E., Crișan, I. Moise, 1997 – 1998 : 10).

Il y a ensuite eu la loi électorale de 1946, qui a exclu les citoyens d'ethnie allemande du scrutin, puis après la nationalisation des « principaux moyens de production » de 1948, les Saxons ont perdu leurs commerces et ateliers, qui sont entrés en possession de l'état. Dans ces conditions, les Saxons se sont posés le problème de leur survie.

La mémoire collective des Saxons, comme celle des Roumains, retient qu'on a confisqué les maisons des Saxons avec brutalité et abus de pouvoir. Les familles des déportés étaient jetées dans la rue, sans leur assurer un abri, et on leur prenait leur nourriture : « Ils sont venus et ils ont pris le lard, ils ont tout pris !

Même la farine du placard ils l'ont mesurée ! » (Eufimia F.).

Rosemarie M. n'était pas encore née au moment de la confiscation des maisons, mais elle garde en mémoire les détails des événements comme les lui ont relatés ses parents et grands-parents ; elle explique : « Ma grand-mère était seule, mon grand-père était à la guerre, deux enfants déportés en Russie, un garçon aussi à la guerre et ma grand-mère est restée ici avec cinq petits, parce qu'elle avait déjà cinq enfants et un petit-enfant de trois ans. Elle a été mise dehors, mais avant d'être mise dehors, avant Noël, elle avait encore un cochon qu'elle n'avait pas tué, parce qu'elle pensait qu'il était trop petit et elle a dit que pour Noël nous allions nous acheter un kilo ou deux de viande, car c'était comme ça qu'on faisait, et on allait garder encore un peu le coc hon avant de le tuer. Ils ne l'ont pas tué pour Noël, mais après Noël le maire est venu, celui qui était à cette époque là le maire ici, au village, et ils lui ont pris le cochon, ils sont partis le tuer et ils ont fait la fête pendant trois jours, ils ont fait des barbecues, de la gelée de cochon. [...] C'était un soi-disant décret, comme ça, et ensuite venaient les tziganes du bidonville, c'est un quartier tzigane après le Hârțibaciu [...]. Donc ma grand-mère a été mise dehors de cette maison, elle est venue ici, et elle a dû aller s'installer dans le bidonville, dans une petite maison de Tzigane, et ils ont sorti le mobilier, les placards, les couvertures devant la porte à l'air libre [...]. Ensuite ma grand-mère n'est pas allée là-bas, le prêtre évangéliste [...] a pris de nombreuses familles là-bas ; il avait de grandes pièces dans la maison paroissiale et ils se sont partagés les chambres de la maison paroissiale avec un placard, un rideau et ils sont restés des années là-bas ».

Auguste D. se souvient comment elle a dû partir de la maison de ses parents et elle désapprouve ceux qui ont déménagé chez eux : « La débandade pour mettre la main sur une maison, pour déménager de la colline à ici, dans les maisons des Saxons ! Moi je ne sais pas comment tu peux te sentir bien et comment tu peux comprendre ça ! ».

Parfois les familles ont déménagé plusieurs fois: « Nous avons déménagé je ne sais plus combien de fois, une fois ici, une fois là-bas. [...] Ensuite je suis allée habiter dans l'école allemande pendant un temps puis l'école a recommencé à fonctionner, on a dû sortir de là-bas. On était trois familles dans la classe ! Ensuite on a trouvé où loger près de l'église orthodoxe, il y avait une vieille école abandonnée. On a habité là-bas, toujours trois familles. On était peut-être douze personnes. Puis de là-bas, comme on était trois familles là-bas, les uns sur les autres, on a déménagé à Todicu [...]. Là-bas il y avait une petite maison. Puis de là-bas encore une fois on a déménagé quelque part, ici, dans la rue, et ensuite dans notre maison » (Auguste D.).

Certains Saxons, surtout ceux qui habitaient dans le centre du village, ils ont perdu leur cour, parce qu'on a installé dedans une institution administrative. Par exemple, dans la maison des grands-parents de Rosemarie M. on a installé la CAP : « Mes grands-parents n'ont pas récupéré leur maison, on a installé la CAP. La CAP a pris quatre cours, chez mes grands-parents ils ont détruit la maison et ils ont fait des granges pour les chevaux et seulement en 1969 ils ont récupéré la cour [la CAP déménageant à l'extérieur du village, NDA]. Et [...] pendant tout ce temps ils ont habité où ils ont pu ».

Cherchant à contrecarrer, autant que faire se peut, les conséquences de la loi, les Saxons ont invité leurs amis roumains à habiter dans leurs cours, pour que ne viennent pas de personnes étrangères. Certains ont accepté, d'autres non. Par exemple, quand l'ami saxon sauvé de la déportation par le père d'Eufimia F. est parti en Allemagne, il lui a demandé d'emménager dans sa cour. Mais le père d'Eufimia a refusé : « L'Saxon a dit à papa : « Non, Silvu, si vous m'avez aidé comme ça, je pars et si je pars, prenez soin d'cette cour ». Et papa n'a pas voulu ! Il a dit : « Moi je n'veux prendre soin d'aucune cour ! Si j'veux une cour, j'ai d'quoi m'la payer, je n'garde pas ta cour, parce que p'têt' tu vas revenir et qui sait, p'têt' qu'on va s'fâcher quand tu nous mettras dehors ! ». Il a

dit : « Oh ! Laisse au moins Eufimia ici, qu'elle reste ici dans la cour, au moins pour qu'elle n'aille pas chez quelqu'un d'autre ». Et papa n'a pas voulu m'laisser ! [...] L'Saxon est parti confier la cour à quelqu'un d'autre ».

De nombreux Roumains ont essayé d'aider les Saxons, en cherchant des solutions de compromis. Certains ont emménagé chez des Saxons, mais ils ne les ont pas chassés de la maison, ils ont habité ensemble, en bonne entente. Cette situation a eu lieu aussi dans d'autres villages. Par exemple, Ion V., le gendre d'Eufimia F., qui habite à présent à Altâna, dont le père a été un colon né dans le département de Cluj et qui s'est établi dans une commune voisine, à Marpod, avec 25 autres familles de colons, s'est vu répartir dans une famille de Saxons : « Je suis resté environ dix ans avec les Saxons dans la cour. [...] Au moins mes parents se sont bien entendus avec les Saxons. [...] Ils s'aidaient avec mon père, avec la terre, mon père leur donnait à manger, il leur donnait une parcelle de terre et ils la travaillaient, là-bas... Ils s'entraidaient. Ils se débrouillaient ensemble... Ils se prêtaient des choses... Chez nous s'est formée une relation proche, parce qu'après les Saxons venaient chez nous et nous allions chez eux. Après quoi nous avons construit notre maison là-bas, à Marpod ».

Les Saxons se sont débrouillés chacun comme ils ont pu. Auguste D. se souvient comment sa mère les a élevés, elle et sa sœur, après l'expropriation : « Elle d'vait aller travailler au jour le jour ! Où elle trouvait, pour laver, pour nettoyer, pour sarcler, l'été... L'hiver elle devait filer la laine, toujours pour les autres, parce qu'elle n'avait plus de terre, elle n'avait plus rien ! ». Dans ces conditions, les Saxonnes âgées se souviennent, reconnaissantes, des Roumaines qui, en leur donnant du travail et en les payant pour cela, les ont aidées à survivre, conscientes qu'en cette période difficile tout le monde avait du mal à s'en sortir, et que la majorité des Roumains se débrouillaient comme ils pouvaient, surtout qu'ils devaient respecter les quotas, si accablants, au point que les Saxons se souviennent aussi « qu'il ne leur restait rien » (Sofia B., Saxonne, 60 ans).

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que certains des Saxons accusent en bloc les Roumains aujourd'hui encore pour les avoir déportés à cause de leur appartenance ethnique, sans faire de différence entre les Roumains en tant que peuple et les autorités communistes, sans plus tenir compte du fait que les Roumains aussi ont eu à souffrir des déportations, des nationalisations et des emprisonnements : « Et ensuite, ils ont raconté, comme ils ont raconté là-bas en Russie, qu'ils Russes eux y'z'ont dit qu'ils n'ont pas d'mandé de mamans, ils n'ont pas d'mandé d'Saxons, ils ont seulement d'mandé d'l'aide ! Nos Roumains n'ont pas envoyé d'Roumains, seulement des Saxons... » (Auguste D.).

De plus, certains Saxons ont désapprouvé l'empressement avec lequel les Roumains sont rentrés dans leurs maisons, comme dans une course, en cherchant à mettre la main les premiers sur une habitation saxonne, sans s'occuper de la famille jetée à la rue. Cela est arrivé aussi parce que les Roumains ont considéré les maisons des Saxons comme étant supérieures aux leurs, comme les choses que font les Saxons en général : « Le terme « saxon » pour les Roumains ne signifie pas une ethnie, mais plutôt une catégorisation. Comment dire, une norme de travail. Comme quand on dit : un travail saxon et un travail tzigane. On ne se réfère pas au fait que c'est le Saxon qui l'a fait. On se réfère au fait que c'est un travail bien exécuté. Les Roumains ont inventé ces expressions, pas les Saxons » (Eugen V.).

Les Roumains ont ressenti la colère des Saxons, même si les Saxons ne l'ont pas manifestée directement : (« Ils avaient une rancune, comme ça, contre les Roumains, mais ils ne la montraient pas... » – Livia V., 60 ans, fille d'Eufimia F.) et ils ont construit un discours de justification au niveau de la communauté, concernant l'évacuation des maisons saxonnes. Premièrement, ils mettent en évidence le fait que la loi a été appliquée par le gouvernement communiste du pays ; mais au parti communiste sont entrés au début les gens pauvres, les analphabètes, les Roumains et surtout les Roms : « C'étaient deux Tziganes

qui ont donné l'ordre [d'évacuation des maisons saxonnes, NDA], toujours les Tziganes avec leurs pauvres gens, leurs gens mauvais, les gens biens ne sont pas allés rejoindre les communistes » (Livia V.). Deuxièmement, ils soutiennent que ce sont surtout des Roms qui sont entrés dans leurs maisons, et, parmi les Roumains, ceux qui sont appelés « mauvaises choses » dans la communauté roumaine, c'est-à-dire des Roumains pauvres, que la communauté roumaine elle-même désapprouve. Troisièmement, selon ce que dit Eufimia F., les jeunes qui ne voulaient plus habiter, selon les coutumes anciennes, dans la cour des parents, ont aussi demandé à la mairie une maison nationalisée. Quatrièmement, la communauté roumaine a valorisé les Roumains qui se sont bien comportés avec les Saxons. Ainsi, concernant le colon de Marpod qui a vécu avec les Saxons dans leur maison, sa belle-fille d'Alțâna, Livia V., affirme : « Ils ont cohabité là-bas et le grand-père est resté considéré comme un homme d'honneur dans le village ». « Homme d'honneur » à l'extrémité positive de l'échelle des valeurs de la communauté roumaine, et « mauvaises choses » à l'extrémité négative, voilà les deux pôles entre lesquels se sont situés les Roumains en ce qui concerne les maisons nationalisées, chacun avec ses problèmes et chacun cherchant à réconcilier la loi non écrite de la communauté, qui demande une bonne entente, de la tolérance et un comportement moral, avec la loi officielle, qui a nettement favorisé les Roumains et a défavorisé les gens d'origine allemande, au moins pendant la première étape.

Les Roumains non plus ne comprennent pas pourquoi certains Roumains qui ont pris les terres des Saxons ont été cruels. Concernant Susana, une saxonne de 73 ans actuellement partie en Allemagne, Eugen V., Roumain, affirme : « Donc ils n'avaient plus rien, ils n'avaient plus de quoi vivre. Et elle allait sur ses terres une fois que les Roumains avaient récolté. Elle regroupait les épis oubliés. Les Roumains venaient et ils la chassaient de sa terre. Même les épis ils ne la laissaient pas

les prendre. Seulement quelques grains ».

Cependant, il n'y a pas eu de troubles importants au village sur des critères ethniques. En ce qui concerne les stratégies de cohabitation avec les Roumains, les Saxons ont été « diplomates ». Eugen V., qui a vécu longtemps avec les Saxons, considère que les Saxons ne répondaient pas aux provocations, ils ne sortaient pas faire de scandale, parce que c'est ce qu'impose la loi morale de la communauté. « Celui qui produit un scandale, chez nous il est considéré comme le dernier des hommes ». Mais les Saxons sont conscients aussi qu'aucune démarche n'aurait eu de résultat, vu les conditions historiques.

Les stratégies de cohabitation pacifique ont réussi et, avec le temps, la réconciliation est venue.

•••••

L'époque de la coopérative: entre destruction de l'ordre et réconciliation

Ultérieurement, les communistes ont fait passer une loi qui a frappé aussi les autres citoyens roumains : au bout d'un an, l'état exproprie toutes les propriétés agraires de plus de 50 hectares, puis il décide de collectiviser. Après quelques années, une nouvelle loi passe, qui redonne aux Saxons leurs maisons, mais pas leurs terres, qui reste la propriété des Roumains. Les Saxons reviennent dans leurs maisons, les Roumains et les Roms dans les leurs, et l'épisode de l'exode des Saxons de leurs habitations s'achève, laissant des séquelles profondes dans la conscience de la génération des adultes et de leurs enfants, entretenues, au niveau familial, par le récit répété des ces événements. Se perpétue, ainsi, un sentiment de faute de la part des Roumains et un sentiment de frustration et de colère légitime de la part des Saxons pendant encore au moins une génération. C'est ainsi que le comportement de certains membres des deux communautés dans certaines circonstances a dégénéré en un conflit à coloration ethnique et que toute la communauté a été considérée coupable.



photo©Cornel Radu

Ainsi, Rosemarie M. se souvient comment, pendant son enfance, dans les années 60, les enfants roumains les traitaient encore de nazis : « Parce que, c'est vrai, de nombreux jeunes garçons étaient allés à la guerre avec les SS, ils ne faisaient pas la différence entre nous et les nazis : « Allez-y, bandes de nazis, allez voir Hitler » ».

D'autre part, Emiliana B., professeur d'histoire, se souvient d'un fait qui a eu lieu dans les années 70 et qui a mis en évidence le conflit interethnique transmis involontairement aux enfants par le récit des événements douloureux du temps des déportations et des expropriations : « Le premier conflit qui m'a heurté : avec les enfants de 5ème nous allions exécuter un rituel traditionnel [pendant lequel on récite des vers qui évoquent la sortie de la charrue au printemps et on joue du tambour à friction, dont le son ressemble au mugissement du bœuf, et des clochettes, NDT], à la mairie, un grand événement ! On prenait les Saxons et les Roumains car on avait une section de roumain et une section d'allemand. Et quand ils ont vus les enfants saxons, ils sont devenus furieux : « Nous on ne fait pas le rit-

uel traditionnel » ; ils ont commencé à déchirer la nappe. Il y avait une nappe rouge dans chaque classe. Je sors : « Que s'est-il passé ? ». C'était justement le fils de la femme qui gardait nos enfants. « Non, parce qu'ils ont pris nos terres ! », c'est ce qu'on dit les enfants. « Nous on ne fait pas comme eux, parce qu'ils ont pris les terres de nos parents ». Et ils ont commencé à faire un scandale, ils étaient très furieux ! Ensuite ils n'ont même pas voulu faire la fête de fin d'année avec les Roumains ».

Les Saxons et les Roumains d'Alțâna ont transmis involontairement à leurs enfants les conflits interethniques douloureux qui ont obscurci les premières années d'après-guerre, par le biais du récit répété en famille des expériences douloureuses, qu'eux, en tant qu'adultes, ils avaient dépassé. Mais c'est caractéristique de la culture infantile de s'emparer et de conserver des éléments folkloriques disparus du folklore des adultes, des attitudes, des valeurs que les parents ont modifiées ou pour qui elles ont perdu leur signification. Cela explique l'existence de certains conflits interethniques chez les enfants. Le fait que les Saxons et les Roumains n'avaient pas l'intention de perpétuer les conflits se voit dans le fait que pendant la période communiste ils ont trouvé, ensemble, un moyen de cohabiter et de collaborer pacifiquement, sur d'autres bases que celles d'avant la guerre.

Et, comme partout, il y a eu des exceptions : Maria C., 73 ans, a eu une vie différente d'autre Roumaines de sa génération. Elle a habité avec des Saxons dans leur maison pendant les expropriations. Des enfants saxons, avec qui elle est restée bonne amie toute sa vie, elle a appris à parler la langue saxonne, mais elle l'a oubliée, car l'apprentissage de la langue allemande ou du dialecte saxon n'était pas valorisé dans la communauté roumaine, contrairement à ce qui s'est passé une génération plus tard. Pendant sa jeunesse elle allait observer la danse des Saxons. Elle admirait la beauté des Saxonnes et de leur costume et elle allait à l'église évangélique, voir les confirmations des filles. Elle allait voir les mariages saxons, surtout quand les filles chantaient le

chant de la fourche à la mariée. Et elle n'était pas la seule à participer à la vie cérémonielle des Saxonnes, et inversement : par exemple, quand elle a accouché, les Roumaines, les Saxonnes et les Roms sont venues avec des cadeaux.

En 1950, la coopérative agricole de production a été créée dans la commune d'Alțâna, qui comprenait à cette époque 131 familles de paysans pauvres et de classe moyenne, avec un patrimoine de 395 hectares. En 1955 s'est terminée l'électrification de la commune, ont été construits un centre culturel, un complexe commercial, un magasin d'eau gazeuse, une boulangerie et un immeuble de huit appartements pour les spécialistes. En 1960 on a créé une coopérative agricole de production à Benești ; ces deux coopératives fusionnent en une seule, avec un patrimoine de 3121 hectares (E. Crișan, I. Moise, 1997 – 1998 : 10).

Ce que déplorent aujourd'hui les Saxons et les Roumains, c'est la destruction de l'ordre. Pour Auguste D., cette destruction signifie la disparition de toute l'organisation antérieure, la confiscation des terres des Saxons, qui ont dû réorganiser leur vie en travaillant à la coopérative agricole de production, la destruction des sources des terrains et des hangars quand s'est organisée la CAP, qui a regroupé les terres en grandes parcelles. Sans autre possibilité de gagner leur vie, les Saxons restés sur place et ceux rentrés après la déportation sont entrés immédiatement à la CAP, sur la base du titre d'expropriation, parce qu'ainsi ils regagnaient le droit de récupérer les maisons et un salaire pour vivre.

Les Roumains ont eu plus de mal à entrer, parce qu'ils tenaient à la terre, aux animaux, aux outils qu'ils avaient gagnés à la sueur de leur front. Eufimia F. raconte sa propre entrée à la CAP : « Quand z'ont fait les coopératives au début, surtout les tziganes sont rentrés là-bas. Après est venu un Roumain, un aut' Roumain... L'président v'nait au village, « Allez, oh, à la coopérative », avec son frère, Ion [le frère du mari d'Eufimia F., NDA], l'était président à l'époque quand j'me suis mariée. Pi



après not' mariage, il vient chez nous pi il dit maint'nant : « Maint'nant, que j'vous dise... », après l'mariage, rapidement, tu sais ? « Non, allez, Ion, allez, dis-nous... ». Il dit : « T'sais c'que vous faites ? » « Rentrez à la CAP ». J'ai refusé ! J'ai dit : « Bon, oh, Ion, pourquoi rentrer là-bas... » « Toi ! Tu vends le ch'val de ta famille (il connaissait les biens de la famille), tu vends les ch'vaux de vot'famille et les maisons », celles-là n'étaient pas prêtes, celles-là qu'on avaient. « Vous terminez les maisons, tu prends ta houe et tu vas à la coopérative. Parc'que la coopérative se monte et il va falloir qu'tu leur donnes tes chevaux et t'auras plus rien ». On est allé dans not'famille pour leur dire, et qu'est-ce qu'ils ont dit. Papa a dit : « Hé ben merde, vous mettre dans la coopérative, pas question, toi, l'gamin, c'est pas bon ! Vous n'donnez pas vos ch'vaux ! ». Mais c'est comme ça qu'ça s'est passé, on a donné nos ch'vaux, la charrette, le harnais, la charrue, tout c'qu'on avait, ils ont tout emmené à la coopérative ».

La mentalité collective roumaine désapprouvait ceux qui s'installaient en ville, où sont partis seulement les personnes éduquées et les « mauvaises choses », qui n'avaient pas de terre : « Les Roumains, ceux-là, plus pauvres, comme ça, qu'avaient pas d'terrain, ils sont partis à Sibiu. Et ils sont dev'nus des messieurs, comme on dit ici ! C't'à-dire qu'ils sont dev'nus des messieurs au travail. Pi z'ont fait beaucoup de maisons, ils sont partout à Sibiu... Et ceux-là sont des citadins. Ceux qu'avaient des terres ils n'y allaient pas, c'était honteux » (Eufimia F.). Les Roumains qui possédaient des terres ne sont partis en ville que plus tard. Le mari d'Eufimia F. a cherché un travail à Sibiu seulement après vingt ans de travail à la CAP.

Tant que possible, les Saxons, comme les Roumains, ont gardé leur mode de vie traditionnel. Les Saxons étaient artisans (chauffeurs de tracteur, forgerons, meuniers), les Saxonnes n'ont travaillé à la CAP que pour faire les jours de travail nécessaires pour avoir le droit au lopin de 15 ares. Les Saxonnes ont aussi travaillé comme couturières à la maison.

Par exemple, de nombreuses Roumaines

achetaient leurs « robes » (des jupes d'étoffe de couleur sombre) cousues aux Saxonnes, parce qu'elles étaient semblables à celles des Roumaines.

A la CAP, les Saxons et les Roumains ont dû travailler dans la même équipe, ce qui était considéré comme salubre pour les Roumains et aussi pour les Saxons, car « grâce à la collectivisation, les gens se sont réconciliés, puis ensuite est venue la nationalisation, elle a pris les terres de tout le monde, personne n'a plus rien eu, donc tout le monde devait aller travailler à la coopérative. Là-bas se sont formées des équipes, il n'y a pas eu d'équipes de Saxons, d'équipes de Roumains, mais les gens se sont mélangés. Donc là-bas, je veux vous dire, des amitiés se sont liées entre Roumains et Saxons, entre Saxons et Roms, entre Roumains et Roms, aussi bonnes que les relations d'amitié d'autrefois seulement entre Saxons ou seulement entre Roumains » (Rosemarie M.).

Comme le travail était très dur et le gain très faible, les gens, les Roumains et les Saxons, ils prenaient, quand ils en avaient l'occasion, des produits de la CAP, s'ils n'étaient pas contrôlés : « Par exemple, le vieux là de la colline des Saxons, quand il venait de là-bas, de l'église, avec le foin, tu vois ? A côté du mur de la citadelle, il surveillait en bas et en haut et s'il n'y avait personne dans la rue, il n'allait pas à la CAP et il ramenait tout à la maison ». (Rosemarie M.). Le besoin a forcé les Saxons et les Roumains à faire appel aux mêmes stratégies de survie.

Les Saxons ont été très appréciés pour leurs qualités de travailleur, pour leur honnêteté et pour leur efficacité aussi au temps de la CAP. Un Saxon a été président de la CAP et les Roumains considèrent : « Oui, il était correct le Saxon... » (Livia V.). En général, les Roumains préféraient que, en cas de problèmes extérieurs, au travail par exemple, il aille voir les Saxons et pas les Roumains, car on considérait qu'il résolvait le problème des Saxons à coup sûr.

Eufimia F. se souvient des fêtes que les équipes organisaient le dimanche et pour les fêtes, quand les communistes obligeaient les



paysans à travailler : « Quand on était au travail un jour de fête, on y allait, on restait un peu, puis on fêtait. Et là-bas dans la parcelle on faisait la fête. Il y avait un arbre, un peu d'ombre, comme ça... On apportait de l'alcool, on cuisinait quelque chose, mais on ne faisait pas de gâteaux comme maintenant ! De simples beignets ! ». Après avoir fait la récolte, en s'inspirant d'une fête saxonne, les équipes fêtaient le Jour de la récolte, toujours dans les jardins des Saxons. Comme on peut le voir, la tentative des communistes d'éloigner les gens de l'église en les obligeant à travailler le dimanche a eu un effet positif involontaire.

En ce qui concerne les fêtes, la veille de Noël, pendant un temps ils ont obligé les enfants saxons à aller à l'école, pour regarder des films avec des nazis. Les Saxons ne passaient pas les fêtes (Noël, Pâques, Pentecôte, Fête des mères, Toussaint, bals, etc.) avec les Roumains, mais dans l'intimité de la communauté. Cependant, Rosemarie M. se souvient que personne n'a interdit aux Saxons, pendant la période communiste, d'avoir les heures de cours de religion, nécessaires pour la confirmation.

Les Saxons ne se mariaient pas avec les Roumains pendant la période communiste. Les mariages mixtes ont été extrêmement rares. La religion les a empêchés. Certains de ceux qui se sont mariés étaient des chrétiens non pratiquants (chose favorisée par les communistes), qui n'allaient ni à l'église orthodoxe, ni à l'église évangélique. Et si un Roumain se mariait avec une Saxonne pratiquante, en général le Roumain entrait à l'église évangélique. Les Roumains se sont mariés un peu plus souvent avec les Saxons après les déportations, parce qu'il n'y avait plus de jeunes Saxons, qui étaient morts à la guerre ou en déportation. Leurs enfants ont été baptisés dans la religion luthérienne.

.....

L'époque des départs: avant et après la Révolution

Les mécontentements des Saxons ont perduré après la Révolution ; les anciennes colères ont pris un nouvel essor, jusqu'à la rétrocession des terres. Des conflits interethniques sont réapparus parce que les Saxons et les Roumains ont réclamé les mêmes terres, qui avaient appartenues aux Saxons avant l'expropriation, puis aux Roumains après l'appropriation. Le premier maire d'Alțana après la Révolution, Ion V., et la commission qui gérait les rétrocessions, ont décidé que les terres devaient être données intégralement aux Saxons et aux Roumains, même si initialement la loi prévoyait la rétrocession de seulement 50 ares aux Saxons. A cause de cela, comme les terres de la CAP ne suffisaient pas, ils ont alloué aussi les terres qui avaient appartenues à l'Entreprise Agricole d'Etat (IAS en roumain) voisine. Les problèmes sont apparus quand les Roumains ont demandé de bonnes terres près du village, qui avaient initialement appartenues aux Saxons. Livia V., ingénieur agronome et membre de la commission, se souvient des violentes discussions et du fait que les Roumains de la commission, étant plus nombreux, ont fait peser la balance pour une répartition des terres par parcelles et pour la rétrocession des mêmes surfaces qu'avaient eu les Saxons initialement, mais sur des parcelles différentes, de première, deuxième et troisième catégorie, plus proches et plus éloignées du village. Voilà comment un élément de géographie symbolique a donné lieu à des conflits dans le village, et comment certains des Roumains ont demandé à occuper une meilleure position sociale symbolique, la position des Saxons. Les Saxons ont dû chercher de nouvelles solutions pour contrer les nouveaux mécontentements et conflits interethniques, et d'autres stratégies pour la coexistence pacifique avec les Roumains. S'est ajouté, à la même période, comme une nouvelle source d'amertume pour la communauté saxonne, le départ définitif de la plupart des Saxons, dont une partie n'a

même pas réclamé ses terres. Le mécontentement continue jusqu'à aujourd'hui, dans la mémoire collective latente (Sanda Golopenția, 200 : p. 41) ; cela se ressent, par exemple, dans l'ironie avec laquelle Auguste D. parle de « nos Roumains ».

Immédiatement après l'ouverture des frontières, les Saxons se sont dépêchés de partir. Rosemarie M. considère que « si Ceaușescu avait donné le droit aux Saxons d'aller [en Allemagne, NDT], de voir comment c'était là-bas et de revenir de nouveau à la maison, je suis convaincue que très peu seraient partis. Mais s'il ne nous en a pas donné le droit, et si la porte s'est ouverte après 1990, sont alors partis ceux qui ne voulaient pas partir ! Par peur ».

Cependant, de nombreux Roumains et Saxons ont gardé leurs relations d'amitié formées pendant la période communiste. Certains Saxons, lors de leur départ définitif en Allemagne, ont vendu leurs habitations aux Roumains. Vivre dans une maison saxonne et dans le quartier saxon est resté, encore aujourd'hui, une valeur positive pour la communauté roumaine. A côté du nombre réduit de personnes qui ont acheté une maison aux Saxons qui sont partis, il y a encore quelques Roumains qui vivent dans des cours saxonnes car ils y avaient été invités par les Saxons avant leur départ, pour avoir la satisfaction de savoir que dans la maison des ancêtres habitent des gens biens. Et il y en a encore quelques-uns qui ont reçus des maisons saxonnes nationalisées et qui les ont achetées pendant la période communiste ou après la Révolution. Aujourd'hui dans le quartier saxon habitent des Roumains et des Roms, car les Roms ont reçu pendant la période communiste des parcelles de terre dans le village, dans la rue principale, dans l'alignement des maisons saxonnes, et grâce à des emprunts financiers des coopératives de crédit, ont construit des habitations.

D'autres Saxons ont gardé, jusqu'à aujourd'hui, leurs habitations. Ils viennent avec leurs enfants chaque été. Jusqu'alors, leurs voisins ou amis, souvent Roumains, prennent soin de leurs habitations. Revenus au pays, les Saxons rendent visite à leurs amis roumains, et entre



photo@Vlad Columbeanu

temps les mariages mixtes se sont multipliés, sous l'égide de l'église évangélique. Mais les Saxons ne se marient pas seulement avec les Roumains, mais aussi avec les Roms, comme les Roumains avec les Roms, parce que les jeunes sont partis en ville et que les jeunes filles saxonnes ou roumaines restées au village ont un choix de partenaire beaucoup plus restreint.

Cependant, il y a aussi des Saxons qui ne désirent pas partir. Maria B., qui a été déportée, se sent chez elle ici et veut mourir ici. Même s'il a été déporté et exproprié, le père de Rosemarie M. n'est plus parti, même pas du village. Il a préféré rester paysan et travailler à la CAP, même s'il était au départ charpentier, juste pour ne plus quitter sa maison.

.....

Entre deux communautés et deux identités

Je voudrais terminer en présentant un destin qui contredit partiellement les conclusions générales de cette étude. A Alțâna, Eugen V. a

été une présence singulière dans le paysage des années 80-90. Né en 1981, quand à Alțâna les Roumains et les Saxons vivaient séparément, profitant de relations interethniques amicales, Eugen V. a fait le lien entre les communautés d'une manière peu habituelle. Le fait qu'il n'a été rejeté par aucune des communautés, mais au contraire, soutenu par les leaders d'opinion des deux communautés, et le fait que son exemple a été repris timidement par d'autres locaux, montre qu'il a représenté le début d'un important changement de mentalité collective dans le village, qui a mené à la valorisation des propriétés de la langue et de la culture saxonne par les Roumains. Nous ne cherchons pas à étendre ces affirmations à d'autres communautés de cette région ou d'autres régions, ou à d'autres ethnies. En ville, la conception de l'apprentissage d'une langue étrangère à un âge précoce dans une autre communauté, entouré de locuteurs natifs, s'est répandue plus tôt. Eugen V. a représenté un tournant dans l'évolution des mentalités de sa communauté, et son intégration en tant qu'enfant à la communauté saxonne a eu des conséquences au niveau de son identité personnelle.

Pour la communauté roumaine, un rôle important dans la formation d'Eugen V. a été joué par ses parents. Son père, Ion V., est né dans une famille de colons originaire de la zone montagneuse du département de Cluj, qui s'est stabilisée à Marpod lors de l'appropriation en 1945. Il a grandi dans une famille de Saxons, dans une maison que ses parents avaient reçue lors de la répartition et il a appris l'allemand, chose rare à cette époque, quand seuls les Saxons apprenaient le roumain. Il est devenu professeur de sport à Alțâna, où il s'est marié avec Livia F., ingénieur agronome, elle-même fille d'une famille qui a beaucoup risqué en cachant un Saxon dans leur maison d'Androhiel, pour qu'il échappe à la déportation. Ensuite, en tant que maire, Ion V. a intégralement rétrocédé les terres aux Saxons et a soutenu la rétrocession aux anciens emplacements.

Ion V. a décidé que ses enfants apprendraient l'allemand. Comme son épouse,

étant ingénieur agronome, travaillait toute la journée, ils ont cherché dans le village une Saxonne disposée à élever Eugen, le fils aîné. Ils ont trouvé une Saxonne d'environ 40 ans, femme au foyer. La Saxonne, qu'Eugen et plus tard son frère ont appelé Moni, surnom qui a ensuite été repris par la famille des enfants, et partiellement par la communauté saxonne, a pris Eugen chez elle à l'âge de cinq-six mois. Plus tard, ses parents y ont mis aussi Ștefan, le frère d'Eugen, plus jeune de deux ans, à un âge encore plus précoce, à environ deux mois. Ils sont restés chez elle jusqu'au début de l'école. Elle prenait soin d'eux jusqu'au soir et les enfants ont d'abord appris le saxon, puis le roumain. Livia V. relate qu'elle payait très bien la Saxonne : des 1800 lei qu'elle recevait en tant qu'ingénieur agronome, elle lui donnait 1200 lei pour s'occuper des enfants, mais elle était satisfaite de l'éducation reçue. Les enfants ont aussi reçu cette bonne éducation à la maternelle et à l'école allemande, où ils ont été acceptés justement parce qu'ils parlaient la langue. A l'école allemande, les enfants ont appris l'allemand, différent du dialecte saxon.

Le fait que les garçons ne jouaient qu'avec des enfants saxons de la rue de Moni a contribué à leur apprentissage de la langue : « Ils habitaient dans le quartier saxon et ils n'avaient que des amis saxons et ils jouaient avec les Saxons, et c'est grâce à ça qu'ils parlaient si bien et qu'ils parlent encore aujourd'hui si bien le saxon, au point que tu ne peux pas te rendre compte qu'ils ne sont pas Saxons. Pendant très longtemps, probablement jusqu'à ce qu'Eugen soit en CM1, les garçons ont parlé saxon entre eux. Personne ne les a forcé à cela, mais ils parlaient saxon à la femme qui prenait soin d'eux, donc ils n'ont pas pensé qu'à la maison ils devaient parler roumain, bien qu'en famille on parlait roumain. [...] Mais par la suite ils se sont rendus compte qu'ils n'étaient pas saxons et ils ont commencé à parler roumain entre eux » (Rosemarie M.).

Les premiers souvenirs d'Eugen date de l'âge de quatre ans et « sont liés à cette famille de Saxons, parce qu'on vivait plus avec eux qu'avec notre famille. Avec mon père, c'est vrai,



nous faisons beaucoup de choses avec lui, on faisait du vélo, il nous emmenait skier, c'était un sportif, mais c'est elle qui nous a éduqué et nous sommes plus proches d'elle, de la Saxonne, que de notre famille ».

En ce qui concerne l'identité, « je me considérais Saxon. Parce qu'à l'école nous avions une seule classe d'allemand et que toutes les autres classes étaient composées de Roumains et de Tziganes, parce que les Roms allaient dans les classes roumaines. Et je sais qu'à chaque récréation nous nous battions. C'était la bataille entre les Saxons et les Roumains. J'étais le Saxon le plus fort ! C'était peut-être un motif ethnique, mais ce n'était pas à cause des parents. Parce que personne ne nous parlait de ça, mais les garçons doivent se battre pour quelque chose quand ils sont petits et donc nous nous battions, au football, à chaque récréation on jouait au football et ensuite on se battait. Les équipes de football étaient faites selon l'ethnie, il y avait une seule classe de Saxons et le reste de Roumains. Et c'est clair que je jouais du côté des Saxons ! J'étais d'une certaine manière un leader d'opinion là-bas, j'étais aussi un bon élève, je n'avais que de bonnes notes ».

La conscience de son identité roumaine apparaît plus tard, au fur et à mesure qu'il s'intègre, lentement, à la communauté roumaine : « Chez Moni il n'y avait pas de Roumains, chez moi il y en avait encore. On allait aussi avec eux, mais très rarement. On était plus avec les Tziganes, on jouait au football, on était plus près d'eux que des Roumains ».

Ainsi, Eugen assume son identité pendant plusieurs années. Il se sent lié à la communauté saxonne, de ses amis saxons, mais pas de la langue allemande, qu'il apprend à l'école par pure obligation : « Pour moi le saxon était ma langue maternelle, l'allemand je devais l'apprendre. A cette époque je n'ai pas aimé l'allemand, alors que j'aimais le saxon, je réfléchissais même en saxon ».

Quand il part à Sibiu en CM1, Eugen a des problèmes d'adaptation au début, parce que le niveau scolaire et les attentes des professeurs étaient plus élevés à Sibiu, même si ses cama-

rades étaient en majorité roumains, les Saxons avaient déjà quitté le pays. « Mais j'avais l'avantage de parler correctement l'allemand, ce qui est une chose très difficile. Peu de personnes peuvent le faire. Il faut grandir dans une famille allemande pour bien le parler ».

Sans le vouloir, déjà au début il s'est heurté aux problèmes ethniques. Ses amis d'enfance saxons l'avaient accepté parmi eux, mais ils ne le considéraient pas comme un Saxon, même si Eugen participait aux fêtes avec eux : à Noël, aux Rameaux, à Pâques il allait arroser avec ses amis saxons. Il s'habillait aux fêtes saxonnaises, encouragé par ses parents, qui lui avaient fait faire un costume : « Maman m'a donné aux Saxons. Elle aussi voulait que je sois à leur niveau. Elle voyait cela comme une chance, que je sois avec les Saxons ».

Sa tentative de s'intégrer dans la communauté saxonne culmine à sa confirmation luthérienne qu'il fait, comme tous ses amis saxons, à 14 ans, sans cependant se poser véritablement le problème de la foi. Cependant, il suit scrupuleusement les cours de religion luthérienne par le biais desquels les candidats se préparaient à la confirmation. Ses parents, de foi orthodoxe, mais non pratiquants, ne l'empêchent pas de se convertir. Il est allé plus tard à l'église roumaine, vers 16 ans, quand il a senti le besoin d'une élévation spirituelle, parallèlement à la fréquentation hebdomadaire de l'église luthérienne. Il a ressenti le besoin de porter le costume populaire roumain quand il a commencé à collectionner des objets traditionnels roumains et il a demandé à sa grand-mère de lui coudre une chemise.

Quand il est allé à l'école à Sibiu, il avait accepté son identité roumaine, mais il avait des valeurs saxonnaises. Il avait accepté d'être roumain quand les Roumains l'appelaient : « le Saxon ! », et parfois il ripostait. « Je savais que je n'étais pas Saxon, ce n'était pas mon ethnie, mais j'étais avec les Saxons ». Les Roumains lui reprochaient d'être saxon et d'une certaine manière ils l'excluaient, mais ils l'enviaient aussi. En même temps, ses amis saxons ne lui disaient pas qu'il était saxon, « je ne crois pas que j'ai jamais fait véritablement



partie, à cent pour cent, de leur communauté, car c'est impossible. Pour cela il faut l'histoire, la généalogie, c'est comme pour la famille, ou bien tu fais partie de la famille ou bien tu n'en fais pas partie ». Il est devenu conscient que la langue peut être un facteur de stabilisation des identités ethniques, mais ce n'est pas le seul et il n'est pas décisif : « Tu sais qu'on dit : « Quelle est ta langue ? ». « Celle dans laquelle tu penses ». Mais souvent ce n'est pas comme ça. Les Saxons qui sont restés dans la région se sont « roumanisés », beaucoup d'entre eux, et ils parlent roumain même entre eux, parce que la communauté n'existe plus. Ce qui ne signifie pas que je ne suis pas saxon. Donc ce n'est pas totalement vrai, le fait que la langue dans laquelle tu réfléchis, c'est celle-là ta langue maternelle ».

Même si Eugen est entré à l'église luthérienne, même s'il a toujours été soutenu par Rosemarie M., son ancienne institutrice, administratrice de l'église, leader d'opinion de la communauté saxonne, même s'il a assumé avec passion l'identité saxonne, les Saxons « d'une certaine manière ils me considèrent à moitié. Chez eux tout fonctionne selon la communauté. Moi je suis venu de l'extérieur, je ne suis pas un des leurs. Mais maintenant, avec ma génération... Ce sont les vieux qui [me rejettent], mais la nouvelle génération.... eux ils ne tiennent plus vraiment compte de l'ethnie».

Heureusement, entre les deux identités d'Eugen il n'y a jamais eu de rupture. Il a su choisir ce qui a été le meilleur des deux : les valeurs spirituelles saxonnes et les valeurs roumaines, l'honnêteté, l'organisation et le côté travailleur des Saxons, l'humour et la gaieté des Roumains. Une fois parti à l'Université à Bucarest, Eugen n'a jamais eu de difficulté d'adaptation. Aujourd'hui il est architecte et il consacre une grande partie de son temps et de son énergie à sa région natale, dont il essaie d'élever le niveau de vie par le biais de projets culturels.

Prenant comme exemple la famille V., un autre couple de professeurs du village, Emilianiana et Ion B. ont cherché une Saxonne pour prendre soin de leurs deux enfants, pour leur

apprendre l'allemand. Mais une fois l'école primaire allemande terminée, les enfants sont passés au collège roumain. Cependant, eux aussi ont continué à étudier l'allemand. A présent, à l'école allemande du village il y a plus d'enfants roumains et tziganes que saxons, car la communauté saxonne s'est considérablement réduite. Cependant, l'institutrice saxonne, Rosemarie M., leur enseigne avec le même soin et essaie de leur transmettre les valeurs de la culture saxonne. L'époque de la séparation entre les communautés saxonne et roumaine s'est terminée.

Références bibliographiques

Atkinson, R. (2006), *Povestea vieții. Interviu* [L'histoire d'une vie. L'entretien, NDT], Polirom

Budeancă, C. (2011), *Efecte ale transformărilor socio-economice din comunitățile germane după al Doilea Război Mondial* [Les conséquences des transformations socio-économiques dans les communautés allemandes après la Deuxième Guerre Mondiale, NDT], in Colta, E. R. (ed.), *Minoritar în Europa. Memorie, istorie, destin* [Minoritaire en Europe. Mémoire, histoire, destin, NDT], Arad

Colta, E. R. (2010), *Interetnicitate și construcții identitare în zona de frontieră româno-maghiară* [Interethnicité et constructions identitaires dans la région frontalière roumano-hongroise, NDT], Editura Universității „Aurel Vlaicu”, Arad

Crișan, E. et I. Moise (1997 – 1998), *Comuna Alțâna* [La commune d'Alțâna, NDT], Consiliul Județean Sibiu și Clubul Lions Sibiu

Golopenția, S. (2001), *Intermemoria. Studii de pragmatică și antropologie* [Intermémoire. Etudes de pragmatique et d'anthropologie, NDT], Editura Dacia, Cluj-Napoca